

Critique

Les Amours inutiles - version bilingue Centre
culturel Alban-Minville

Géométrie variable

Publié le 11 Avril 2014

Du théâtre bilingue. Veut-on dire : surtitré ? Traduit par des interprètes en bord de scène ? Pas du tout. Il est vrai que l'expression a de quoi surprendre : seule la langue des signes permet cette situation inédite d'un spectacle offrant un réel bilinguisme sur le plateau, et non pas une commune VOST. La compagnie de l'Inutile (dirigée par Eric Vanelle) et la compagnie MaMuse remettent le couvert autour de Maupassant, pour une création signée, parlée, et surtout *jouée* par tous – six comédiens contre trois à l'origine –, sans que jamais l'une des deux langues ne se résume à une traduction de l'autre. Une re-crédation, en fait. Mais pas tout à fait non plus.

Parcours et configurations

Tout commençait il y a une paire par une première adaptation théâtrale de nouvelles célèbres (*Les Beautés inutiles*, avec Boule de Suif entre autres) ; s'ensuivait une deuxième adaptation dans le même esprit (*Les Amours inutiles*, [ici](#)), que le metteur en scène recréa il y a peu dans la perspective d'une version en LSF, avec Delphine Saint-Raymond, Lucie Lataste et Martin Cros – gros travail, on s'en doute (ou pas, d'ailleurs, tant les spécificités de la langue des signes restent méconnues), que cette entreprise de traduction de Maupassant ! Une fois les trois comédiens signants en pleine possession des quatre nouvelles – *Le Moyen de Roger*, *Le Lit 29*, *L'Inutile Beauté* et *La Serre* – une fois la mise en scène retravaillée pour intégrer le signe, sa puissante expressivité, les trois comédiens de la version pour entendants (Corinne Mariotto, Laetitia Bos et Eric Vanelle) ont rejoint le chantier afin de fusionner en un assemblage bilingue.

On te voit déjà cligner de l'œil, lecteur : alors quoi, on colle les deux et puis ça tient ? Nenni.



Mona / Le Clou dans la Planché

Théâtre signé

Les Amours inutiles - version bilingue

D'après Guy de Maupassant

Adaptation et mise en scène: Eric Vanelle

Avec Laetitia Bos, Lucie Lataste, Delphine Saint-Raymond, Corinne Mariotto, Martin Cros et Eric Vanelle.

LumièreS : Margot Falletty et Paulin Brisset

Le 11 Avril 2014

Centre culturel Alban-Minville

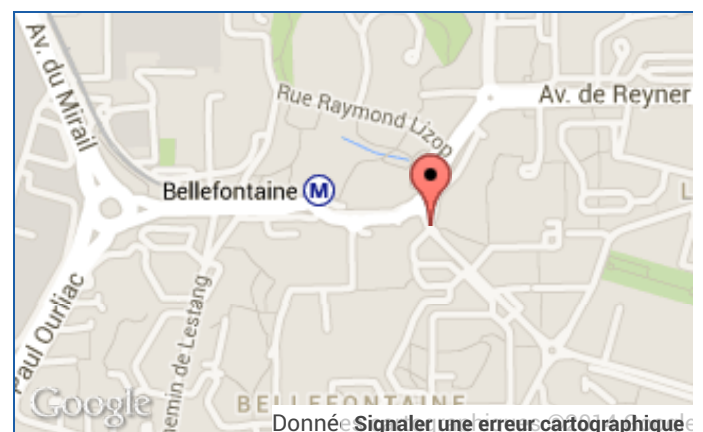
67, allée de Bellefontaine - 31100 Toulouse

Méto ligne A - Station Bellefontaine

Bus n°13 - Arrêt Bellefontaine

Tél. 05 61 43 60 20

accueil.a.minville@mairie-toulouse.fr





Le piège était de taille, le spectacle n'y tombe jamais, ou peu s'en faut : le strict parallèle, la simple juxtaposition, auraient donné une mise en scène bien pauvre et nié l'intérêt principal du dispositif, le dialogue entre les langues autour de ce trait d'union qu'est le théâtre. L'écueil devient finalement un atout. On sent ici l'approche du scientifique, partant méthodiquement à l'affût de toutes les configurations possibles à partir de ce cocktail assez complexe : trois comédiens signants (dont une entendante), trois comédiens entendants parlants (capables de donner du leur pour brouiller les pistes linguistiques) – à cet égard, d'ailleurs, il est dommage de ne pas avoir créé la surprise en profitant du bilinguisme de Lucie Lataste. La chose, cependant, est complexe et déjà copieusement explorée ici.

La force burlesque de ce spectacle tient finalement moins à la mise en scène de Maupassant (déjà efficace, voir l'article sur la version d'origine) qu'à la mise en scène du bilinguisme lui-même. Les comédiens jouent des deux langues tant que de leurs personnages. Afin de bien comprendre, il faut avoir à l'esprit la configuration de ces quatre nouvelles : elles focalisent toutes sur la relation amoureuse ou conjugale, mettant en lumière le couple, la présence d'un narrateur s'ajoutant pour créer un trio. Un trio ici dupliqué. Sans surprise, les passages les plus réussis sont ceux où l'on quitte le principe du reflet pour briser les couples et triangles. Tel instant où les personnages incarnés par les comédiens signants jouent avec ceux incarnés par les comédiens parlants ; tel autre où les deux hommes entrent en communication, les deux personnages féminins itou, créant un surplus de sens, une minuscule mais malicieuse brèche dans le quatrième mur. Parfois, le jeu en LSF précède le jeu parlé ; parfois, les comédiens signants sont seuls sur scène et les voix « off » des autres viennent se superposer à leur jeu (un clin d'œil au principe de traduction ?). Les décalages – la LSF étant sensiblement plus étirée dans son expression – sont assumés et permettent d'ailleurs au spectateur de profiter de tous les comédiens. Quelques tableaux en parallèle rigoureux demeurent, certains nécessaires pour la compréhension, certains travaillés pour le seul plaisir (discutable, et délicat) de l'évolution en reflet exact ; on pense aux quelques tableaux relevant de la chorégraphie, où l'absence de texte ne nécessite pas de coprésence des comédiens sur le plateau. Assez longs, ces passages mériteraient d'être brisés, brouillés, de faire l'objet d'un travail autre que celui du calque rythmique. C'est sans doute là le corollaire d'une approche par la configuration : le spectacle sent encore – rien que de très

normal en ces premiers pas – l’articulation et l’exploration mathématique ; il y manque un sou de lâcher prise, un point de rupture qui ferait temporairement éclater l’assemblage, pourquoi pas par l’insurrection mutine de l’une ou l’autre langue.

N’oublions pas d’évoquer le plus important, le plus goûteux : le langage commun reste ici, et avec une évidence qui fait plaisir à constater, le théâtre lui-même. L’interprétation de Delphine de Saint-Raymond, en particulier, est saisie par les spectateurs entendants comme un trésor burlesque, délicieux complément, voire surenchère, à la présence pourtant assez piègeuse de Corinne Mariotto – contrairement à ce que l’on pouvait craindre, le charisme de la seconde n’éclipse pas la première, les deux comédiennes occupent le plateau chacune à leur manière, chacune dans sa langue, mais avec une intensité égale. C’est là la grande réussite de ce plateau bilingue. Il eût pu être simplement partagé, donner à voir une plate cohabitation : l’interaction est totale, jubilatoire. C’est bien là un seul et même spectacle porté par six comédiens. ||

Manon Ona